



Savoir-vivre paysan en Bretagne (accueil et hospitalité)

Rapport (16 Novembre 2006)

Tristan Arbousse-Bastide FR-Civam



Voici une première approche du savoir-vivre paysan en Bretagne et notamment des thèmes de l'accueil et de l'hospitalité. Je me suis principalement inspiré des anciennes pratiques en usage en Basse-Bretagne et notamment du sud-Finistère (pays Bigouden et Cap-Sizun). Il peut exister de nombreuses variantes locales (notamment liées à l'emploi du vouvoiement ou tutoiement) toutefois les pratiques évoquées dans ce rapport se limitent aux aspects les plus répandus en Bretagne. J'évoque trois aspects fondamentaux de la politesse et de l'hospitalité bretonne qui sont : la justesse du traitement, les manières de saluer, le partage et la réciprocité. Enfin, il est question du déclin de ces pratiques au profit d'autres modes de politesse.

I – Traiter et être traité à sa juste valeur

Les règles de politesse en milieu paysan sont les bases de la vie communautaire. Elles assurent à chacun sa place dans le groupe culturel local (la "bro" un territoire au sein duquel on adopte le même costume et la même coutume). Il ne s'agit pas d'une politesse de complaisance mais d'usages intangibles qu'il faut respecter si l'on veut être respecté. L'exclusion, la marge ou l'exil sont synonymes de mort sociale mais tout est fait pour assurer la place de chacun dans le groupe jusqu'aux échelons les plus bas de la société.

a) La justesse du traitement

Il est de la responsabilité de chacun de s'assurer dans son rapport avec les autres une justesse de traitement. Cet "honneur" prend surtout son sens que dans le sentiment de "honte" qui peut naître lorsque l'on estime que l'on a pas été traité à sa juste valeur. On est nié dans son amour propre et plus grave encore la place que l'on a durement acquise au sein de la communauté semble vaciller. Pour éviter une telle situation les règles de la politesse et de l'hospitalité doivent être respectées.

b) Chercher à connaître l'autre

Le devoir de chacun est de parfaitement connaître l'autre afin de le situer de manière juste au sein de la hiérarchie sociale. Celle-ci se base sur le type de métier exercé, la taille de l'exploitation, la place dans la famille, les groupes d'âges etc... Tout mépris, ou pire toute flatterie (l'auteur de la flatterie se déconsidère autant qu'il fait insulte à son interlocuteur) seraient très mal considérés et leur auteur définitivement ignoré. Si les nouveaux venus dans la communauté sont interrogés par chacun longuement ce n'est pas tant par curiosité que pour s'assurer de les traiter selon leur juste rang.

c) La justesse des sentiments

La rudesse ou tout au moins la neutralité du début d'une conversation n'est en rien l'expression du mépris ni même d'une timidité. Les sentiments tels que la sympathie ou l'affection sont des affaires personnelles et importantes qui viennent à point lorsqu'une véritable communauté de pensée s'exprime et qu'un respect mutuel s'instaure. Se baser sur des apriori positifs ou négatifs serait faire preuve de légèreté et serait indigne. La rencontre avec autrui est toujours une affaire sérieuse, même si cela ne se traduit pas toujours immédiatement dans le propos.

II – Manières de se saluer

Les manières de se saluer à la campagne différaient de la politesse citadine tant dans les attitudes que la manière de s'exprimer. Les formules employées et les thèmes de conversation sont codifiés de manière différente et le rapport hiérarchique est respecté même si il est moins affaire d'appellation que de priorité d'expression. A chaque âge sa politesse.

a) Parler à la cantonade

Les formules de salutations équivalentes à notre bonjour étaient peu utilisées en milieu paysan. Il en va de même pour tout contact physique. Se serrer la main est un usage réservé aux personnes et aux circonstances à forte charge émotionnelle. La triple bise dite "à la bretonne" semble être un usage récent (peut être est-ce l'extension de pratiques enfantines) et aurait sans doute été considérée autrefois comme inconvenant ou puérite. La bonne façon de se saluer consiste à se parler à la cantonade (de part et d'autre de la rue, d'un champ à l'autre) en échangeant des propos anodins (notamment sur l'évolution du temps). On doit parler fort et clair afin que d'éventuels témoins n'aient pas l'impression d'une messe basse.

b) Le tu, le vous et le on

L'emploi du vouvoiement ou du tutoiement au sein d'une même communauté (paroisse) ou dans le cadre familial variait énormément d'un petit groupe culturel à l'autre. Tantôt le vouvoiement était la pratique usuelle et le tutoiement une marque de politesse, tantôt c'était l'inverse. Récemment, il semble que le tutoiement l'ait emporté reléguant le vouvoiement à une marque de servilité ou de mépris (mais c'est très discutable). L'usage du "on" était autrefois une manière neutre pour parler à quelqu'un d'une communauté voisine dont on ne connaissait pas les usages.

c) La politesse à chaque âge

Il existait une grande différence dans l'expression de la politesse entre enfants et adultes. Entre adultes le parler à la cantonade était la règle. Lorsque les personnes sont de même statut (par exemple celui d'homme adulte) c'est au plus jeune de s'adresser au plus âgé en premier. Les enfants sont dispensés de tout bonjour car leur expression du respect est "muette". C'est à l'adulte de s'adresser à l'enfant et non l'inverse.

c) Nommer et se nommer

Le devoir de chacun est de se souvenir du nom (et principalement du prénom) des membres de la communauté. Le nom de famille est souvent oublié au profit du nom de la ferme ou des terres correspondant à l'exploitation sur laquelle on travaille. La juxtaposition du prénom à un nom de lieu peut parfois donner l'impression de l'existence d'un titre de noblesse mais il n'en est rien et les ouvriers agricoles y ont droit autant que le chef de l'exploitation. Les femmes, même mariées, ont droit au même traitement. Il faut dire qu'elles conservaient de toute façon leur nom de jeune fille même après le mariage.

d) La famille étendue à la communauté

Un autre usage ancien en Bretagne consistait à utiliser des termes de parentés pour désigner des tiers qui ne font pourtant pas directement partie de la famille. Ainsi au sein d'une même classe d'âge, tout homme de la communauté est un cousin et toute femme une cousine. Pour un enfant, chaque femme mariée est une tante et chaque homme marié un oncle. Pour les adultes, les enfants sont soit des nièces, des neveux ou simplement des enfants (*mignon*). Les personnes âgées sont pour tous (mais attention à ne pas les vexer) des grand-pères ou grand-mères. Cette pratique est une manière polie de réduire les différences entre classes sociales afin de maintenir la cohésion de la communauté sans abolir les hiérarchies.

e) Le s'il vous plaît et l'au-revoir

Contrairement au "bonjour" et au "merci" qui sont très peu utilisés anciennement en Bretagne, le "s'il vous plaît" et l'"au-revoir" sont de mise dans les conversations. L'usage de l'"au-revoir" (*kenavo*) est l'expression de la justesse des sentiments à l'issue d'un dialogue. C'est une invitation à une nouvelle rencontre ou un adieu qui peut être exprimé avec plus ou moins de chaleur, mais qui, en tout cas, prend acte d'un rapport courtois.

Le remerciement se manie de manière particulière dans les sociétés paysannes. Ainsi, est-il poli d'exprimer sa reconnaissance avant même que le service soit rendu. Dans ce cas l'usage du "s'il vous plaît" (*mar plij*) est en quelque-sortes un merci par avance.

III-Partage et réciprocité

Le partage et la réciprocité sont à la base d'une véritable économie de la politesse basée sur l'équilibre des échanges et une comptabilité des services dont l'éthique est très stricte. L'art de la visite, la cérémonie du café et l'art de manger sont les aspects les plus visibles de cet art de vivre ensemble. Il y est à nouveau question de justesse du traitement et bien-sûr d'honneur réciproque. Ce savoir-vivre implique le déploiement d'un temps et un espace bien particulier. Il faut prendre son temps, savoir le donner et trouver sa place.

a) L'art de la visite

La visite à la ferme faisait autrefois l'objet de tout un cérémoniel correspondant à des règles de bienséance visant à préserver tant l'honneur du visiteur (généralement demandeur d'un service) et de l'hôte (comptable du service qu'il rendrait). J'ai résumé les principales étapes de la visite paysanne sous forme d'un tableau joint en annexe. A chaque étape le visiteur et l'hôte tiennent un rôle qui vise à équilibrer moralement la demande et l'offre. Il s'agit de réduire les éventuelles différences de rang social et surtout de rendre moins difficile la formulation d'une demande souvent indispensable à l'activité agricole. Chacun doit être satisfait de l'entrevue afin que les liens de la communauté s'en trouvent raffermis.

a) La cérémonie du café

La cérémonie du café bien que assez récente (début du 20e siècle?) n'en est pas moins devenue véritable institution en Bretagne. Même si elle se perd de nos jours dans sa forme la plus traditionnelle c'est encore une "institution". Offrir le café constitue le point culminant de la visite et un devoir d'hospitalité. C'est dans ce cadre que s'établissent de véritables affinités électives. Recevoir pour le café et aller prendre le café chez quelqu'un sont des obligations de la vie dans les communautés paysannes. A la Noël et pendant le mois de janvier on allait à tour de rôle les uns chez les autres pour prendre le café et bien sûr toutes sortes de victuailles qui l'accompagnaient (biscuits, crêpes, gâteaux, charcuteries, pâtés, vin blanc, rouge, liqueurs).

c) L'art de manger

L'art de manger dans les maisons paysannes était l'occasion de déployer symboliquement, le temps du repas tout un espace social autour de la table. Je joins en annexe un croquis qui résume la manière dont se plaçaient les convives par rapport au maître de maison selon une "géographie" sociale et d'âge. La mère n'a pas sa place assise mais ce n'est pas un déshonneur, au contraire, c'est elle qui préside au repas et le dirige. Le père et l'invité d'honneur seul ont le droit de se servir eux-mêmes. Pour les autres, c'est la mère qui organise la distribution. Chacun lui est redevable de sa nourriture. A noter que la place du pain et le couteau du père sont des éléments importants.

e) Mobilier et hospitalité

A l'image de la table, une partie du mobilier traditionnel des maisons paysannes de Bretagne avait à la fois un rôle pratique et servait de renfort matériel à l'hospitalité du foyer. Je résume cet usage pratique et symbolique dans un tableau situé en annexe. Tous les éléments du mobilier n'y sont pas traités (le lit clôt et le front des armoires sont liés à l'art de vivre et au prestige de leurs propriétaires) je m'attache principalement à ceux qui jouent un rôle direct dans l'hospitalité paysanne habituelle (c'est-à-dire le vaisselier, la cheminée, la huche ou table et les bancs, la cuillère, le *parailier*, le canif).

IV-La politesse de la ville

L'apprentissage de la politesse à la française dans les écoles publiques et privées a contribué à la désuétude des pratiques paysannes. La Première Guerre Mondiale, qui a si durement touché la population bretonne, a porté un dur coup aux communautés paysannes et l'exode rural des jeunes après la seconde guerre mondiale,

a mis un terme aux pratiques anciennes. Depuis les années 1950, l'abandon de la maison paysanne et du mobilier traditionnel pour des installations plus modernes et confortables a effacé les pratiques anciennes des mémoires. Pourtant, l'usage de bien des espaces domestiques et du mobilier moderne a longtemps porté la marque de la politesse paysanne.

la politesse du costume (intégrité de la personne)

Le chapeau breton (pas la casquette ni le béret), et la coiffe pour les femmes étaient des parties intégrantes de la personne. Il n'était pas question de les enlever pour se saluer comme on le faisait à la ville. Dans des circonstances bien particulières, on consentait à ôter le chapeau comme par exemple à l'église ou éventuellement devant des personnes considérées comme de haut rang-social (comme le notaire par exemple). Se présenter tête nue était impensable même à l'intérieur des maisons ou à table.

Monsieur Madame, Mademoiselle

Contrairement aux pratiques citadines l'emploi des termes "monsieur, madame et mademoiselle" était limité à de rares occurrences. "Monsieur" s'employait uniquement pour désigner un personnage de haut rang, "Madame" désignait essentiellement la Vierge Marie et le terme "Demoiselle" était en usage pour des femmes qui assumaient des fonctions importantes dans la communauté telles que l'institutrice ou la postière.

Une différence fondamentale entre ville et campagne

Politesse paysanne et citadine ont des avantages et des inconvénients. Le désavantage de la politesse paysanne c'est sans doute celui d'être constamment jaugé, mais on en est pour autant rarement jugé et chacun trouve sa place dans la communauté. La politesse citadine est plus caressante pour chacun, mais elle n'empêche pas la sévérité du jugement social et sert plus de moyen de se défendre que de levier pour créer des liens et favoriser les échanges.

Bibliographie

Helias P.-J., 1977- Les autres et les miens, Plon, 510p.

Helias P.-J., 1975- Le Cheval d'orgueil, mémoires d'un breton du pays bigouden, 568p.

Antoine A.(dir.), 1999- Campagnes de l'Ouest, stratigraphie et relations sociales dans l'histoire, Presses Universitaires de Rennes, 552p.